

MAUDE RÜCKSTÜHL

PEUR
VISCÉRALE

FRISSONS^{MD}
SANG POUR SANG QUÉBÉCOIS

MAUDE RÜCKSTÜHL

PEUR VISCÉRALE

Roman

FRISSONS^{MD}
SANG POUR SANG QUÉBÉCOIS

Avec le masque, les yeux jouent
au tiroir de l'âme.
Kheira Chakor



Prologue

Oscillant sur une chaise à bascule, un individu plongé dans la pénombre regarde d'un œil distrait en direction de la fenêtre. Au-dessus de l'épouvantail du jardin, un étourneau houspille une corneille. Leur bataille engendre de spectaculaires torpilles sur un fond de ciel bleu. La personne écoute le reportage de midi diffusé à la radio.

«... treizième disparition depuis le mois de juillet, Denis.

— Tous des Québécois? Les disparus partagent-ils des points en commun, en dehors du fait d'être des voyageurs?

— Selon les informations obtenues, la majorité est Québécoise, mais des Américains, dont la plupart

PEUR VISCÉRALE

proviennent du Vermont et du Maine, manquent aussi à l'appel...

— Mitoyens à la frontière, raisonne l'animateur radio d'un ton suspicieux. La police a des pistes ?

— La disparition des voitures complique le travail des enquêteurs.

— C'est rassurant...

— L'enquête révèle que la plupart des disparus devaient emprunter des routes des Cantons-de-l'Est, mais on n'en sait pas plus pour l'instant. Fait intéressant pour la progression de l'enquête : les proches des victimes s'entendent pour dire qu'elles n'avaient pas l'habitude de fréquenter ces routes.

— OK. On en apprendra davantage au cours des prochains jours, sans doute. Merci, Kevin.

— Je vous en prie.

— Maintenant, distrayons-nous un peu avec la chanson en tête du palmarès estival. Vous avez deviné de quel titre il s'agit, chers auditeurs ?

Les intenses réflexions de la personne qui se berce dissipent la voix radiophonique, la désagrégeant en un écho lointain.

L'inquiétude déforme son visage. S'il fallait que la vérité éclate au grand jour, sa vie serait détruite à jamais.



1

Jennifer range, avec beaucoup d'émotion, ses vêtements et quelques livres de Stephen King dans une valise. Son histoire préférée est sans contredit *La petite fille qui aimait Tom Gordon*. Elle s'identifie à Trisha, le personnage principal de neuf ans perdu dans une forêt menaçante. Pendant sa mésaventure, la fillette ressent une peur si terrible qu'elle arrive à se persuader que de mauvais esprits la poursuivent.

La forêt de Jennifer correspond à ce qui existe par-delà les murs de son domicile, à ce qui donne vie à d'infâmes créatures avides d'âmes. Ces esprits maléfiques se réunissent en un seul et unique démon. Il se nomme Erald Nelson. Son agresseur. Il est mort depuis longtemps, mais son fantôme l'observe encore. Là où il se trouve, il doit bien se marrer de la voir si effrayée. Âgée d'à peine vingt ans, Jennifer a choisi de se ressaisir et de piétiner sa peur des espaces ouverts.

PEUR VISCÉRALE

— Ne vous inquiétez pas, chefs-d'œuvre adorés, dit-elle avec une pointe de dépit en s'adressant aux tomes de *IT*¹ et de *La Tour sombre*², je reviendrai vous chercher. Je ne sais pas quand, mais je le ferai.

Le roi de l'horreur est son auteur préféré. Jennifer cultive, depuis l'âge de douze ans, le rêve de visiter le Maine pour être photographiée devant la maison victorienne de Stephen King. Comme ses parents ont toujours relégué ses désirs au second plan, elle a décidé d'exaucer ce souhait en septembre, dès que l'été indien se pointera.

Faute de moyens pour payer une compagnie de déménagement, elle a choisi de n'emporter que le strict minimum. Elle a loué un appartement entièrement meublé à Sherbrooke, pour le temps de ses études. Au moins, elle économise un peu, car elle partagera un quatre et demi avec une universitaire. Tout ce qu'elle sait d'elle se résume à son prénom et à sa discipline académique : Shelby, étudiante en arts visuels. Elle l'a appris lors de la signature du bail.

Soudain, son pouls s'emballa, martèle sa poitrine.

¹ *IT* ou *ÇA*, en français, est un roman d'horreur écrit par Stephen King en 1986.

² *La Tour sombre* est une série de huit romans écrits par Stephen King, sur trois décennies.

« Ah, non... pas encore ! » songe Jennifer, en proie à l'inquiétude. Ça commence souvent de cette manière : les pulsations du cœur qui s'accélèrent comme si elle venait de courir pour rattraper le bus. La suffocation, les tremblements...

— OK, souffle et tout ira bien, se rassure-t-elle.

Quelques profondes respirations suffisent à l'apaiser. La jeune femme croit avoir dominé son malaise, mais l'angoisse n'a pas dit son dernier mot : cette petite vicieuse façonne une autre de ses fichues boules dans sa gorge. Jennifer s'apprête à quitter la maison familiale. L'envie de sangloter la traverse, mais aucune larme ne s'échappe. Jennifer a tant pleuré pendant l'enfance qu'aujourd'hui, c'est la sécheresse. Ignorée, sa douleur s'est transformée en désert. C'est surprenant, considérant sa fragilité émotive. Un nom existe pour les gens de son espèce : hypersensibles. Ce sont généralement des artistes, paraît-il. Jennifer ne peut s'empêcher d'ébaucher un sourire à cette pensée.

Elle observe ses précieuses figurines en argile : de charmants épouvantails, dont la hauteur varie entre cinq et quinze centimètres, tous minutieusement peints à l'acrylique. Confectionner ces petites créatures constitue son passe-temps favori. En plus, les revenus qu'ils

génèrent compléteront les maigres prêts et bourses prévus pour la rentrée.

Partir du foyer représente le meilleur choix pour son bien-être. Elle se reproche en un marmonnement :

— Si seulement tu pouvais être aussi forte que ton intuition.

Elle tire sur la fermeture éclair de son sac. Sa main tremble. Dans quelques jours, elle commencera l'université.

La jeune femme porte son regard sur la fenêtre. Le soleil, à son zénith, rayonne. Plus qu'une nuit à endurer cette cabane de malheur. Une seule.

Son arbre, un vénérable saule centenaire, lui rappelle les nombreux secrets qu'elle lui a livrés. À l'époque, elle se plaisait à comparer son écorce à une muraille qui les enfermait. C'était peu de temps avant que les services sociaux ne débarquent pour la confier au frère de son père, l'oncle Matthias, avec qui Jennifer a habité de l'âge de dix à quinze ans. Ensuite, elle a choisi de son propre chef de retourner chez ses parents biologiques. Elle s'accordait assez bien avec son tuteur, mais son quotidien de vieux garçon a fini par la miner. Néanmoins, elle y a appris les rudiments d'une vie presque autarcique.

Le jour de ses dix-huit ans, son oncle lui a offert un canif de chasse. Le soir même, elle a empoigné le manche

pour trancher les câbles effilochés de sa balançoire d'enfance. Quand sa mère, Maggie, lui en a demandé la raison, Jennifer a simplement répondu : « Je veux libérer mon arbre. Il y a trop de tristesse dans cette balançoire. De toute façon, elle est croche, comme notre famille. » Pour une fois, elle avait réussi à clouer le bec de quelqu'un. Maggie n'a pas su quoi ajouter à ces paroles aussi franches qu'un couteau de chef s'abattant sur un flanc de bœuf.

— C'est déjà demain, ma chérie...

Jennifer sursaute. Sa mère s'est arrêtée dans l'encadrement de la porte. Ses traits sexy la rajeunissent même si, en ce moment, la nostalgie les fige. Sa tempe et son épaule droites sont appuyées sur la moulure, tandis que ses jambes et ses bras sont croisés. La jeune femme se retient de répliquer avec une remarque acerbe.

— Il était temps que je parte, dit-elle simplement, que je commence une autre vie.

Maggie Jalbert émet un soupir, s'écarte du mur d'une légère poussée et s'approche de sa fille. Celle-ci l'ignore et continue sa tâche. Un silence gênant incite Jennifer à se retourner pour considérer sa mère. Elle se crispe quand celle-ci touche son épaule.

PEUR VISCÉRALE

— Ma chérie, tu as tant de douleurs à l'intérieur de toi. Il faut t'en défaire. Consulte un psychologue ou un psychiatre. Depuis le temps que je t'en parle...

Jennifer darde sur son interlocutrice un regard furibond, puis elle se calme.

— Papa t'a battue tous les jours, lui rappelle-t-elle. Il t'a rabaissée devant moi. Je pense que c'est à toi de trouver du soutien professionnel.

— Ma chérie... J'ai conscience que nous n'avons pas été de bons modèles parentaux, mais il n'y a pas juste ça. Je fais aussi allusion à tes traumatismes. Tu as toujours refusé l'aide extérieure. C'est très grave, ce que tu as vécu. Tu ne peux pas garder ça en toi.

Cette réplique déstabilise Jennifer. Un sursaut intérieur la secoue. Devant ses yeux remplis d'effroi fusent des fragments de souvenirs, comme la bande-annonce d'un film d'horreur. Son regard s'humidifie et ses pupilles se dilatent. Elle conjure ces affreuses visions par la fermeture de ses paupières et une profonde inspiration.

— Ce soir-là, si papa s'était montré gentil avec toi, ma vie aurait pu prendre une autre tournure, rétorque-t-elle avec aplomb. Je ne me serais certainement pas retrouvée seule, à cinq ans, en pleine noirceur. C'est là que le véritable enfer a commencé pour moi. Mais papa était

trop occupé à te frapper, et toi, à croire aveuglément en sa guérison !

— Oh, Jennifer...

La jeune femme retient ses pleurs. Elle crispe les mâchoires et poursuit le remplissage de sa valise. Madame Jalbert plaque ses mains sur sa bouche pour ravalier un sanglot et se précipite hors de la pièce. Il faut le reconnaître : chaque fois que sa mère aborde la question d'une aide professionnelle, Jennifer s'y oppose et s'emporte même, par moment. Après tout, c'est la faute de ses parents si elle se retrouve captive de ce cauchemar.

Vraiment, Jennifer ne peut tolérer de rester ici un jour de plus. Elle partira demain, à la première heure.

Abandonner Wotton et ses horribles souvenirs devrait tout régler.

Oui, sa nouvelle vie la guérira. C'est une évidence !



2

U ne brise fraîche se lève. Les épis de maïs se mettent à crépiter, évoquant une invasion de crotales en approche. Pour la petite Jennifer âgée de cinq ans, les ténèbres de la nuit et les serpents sont moins effrayants que la tempête dans sa maison.

L'enfant s'est réfugiée près du champ. À ses yeux, les végétaux incarnent des gardiens protecteurs. Au bout d'un pieu, juste à côté d'elle, se dresse son meilleur ami Zozo, le roi de la plantation. C'est un épouvantail que sa mère et elle ont confectionné un an auparavant. Il est affublé d'une vieille salopette et d'une tête de jute oblongue sur laquelle sa maman a dessiné un visage sympathique. Les manches de sa chemise élimée se hérissent d'épis. Leurs feuilles, sensibles au plus subtil des vents, frissonnent. L'être de paille dépasse un adulte de taille moyenne. C'est Jennifer qui l'a surnommé ainsi. Zozo pour « oiseau », parce qu'il les fait fuir. Elle adore son

copain, car il écoute ses secrets et la protège contre les monstres.

Les genoux ramenés contre sa poitrine et le menton appuyé sur ses rotules, elle regarde sa maison. Les rameaux du saule s'agitent. À travers eux, la lumière du porche scintille dans la nuit. Inclivée, la balançoire en bois fendillé remue au bout de cordes usées qui étranglent la branche maîtresse. Ou est-ce plutôt l'écorce qui dévore ces liens ?

Les prunelles luisantes de la petite Jennifer absorbent les silhouettes parentales qui bataillent par-delà le rideau diaphane : celle délicate de sa mère bloque des objets projetés par celle ravageuse de son père. Les plaintes maternelles transpercent le cœur de la fillette.

— Ma maman va mourir ? demande-t-elle en levant le nez vers Zozo, aussi figé que stoïque.

Son papa lui évoque un monstre censé n'exister que dans les très mauvais rêves.

À proximité d'elle, l'herbe frémit. Des pas l'effleurent.

C'est monsieur Nelson, le voisin qui vit dans la ferme d'à côté, mais également le père de son ami, Todd. Il se prénomme Erald et se montre toujours gentil avec elle. Depuis que sa femme a déserté le pays pour refaire sa vie avec un autre homme, il s'occupe seul de son garçon et entretient une cinquantaine de vaches laitières.

Todd fréquente la maternelle dans la même classe que Jennifer, et tous les deux s'entendent à merveille. Aucune journée ne passe sans qu'ils se voient. Cent quarante mètres de course à travers les champs les séparent. La plupart du temps, la mère de Jennifer travaille, et son père s'abrutit devant le téléviseur, une bière à la main.

— Monsieur Nelson, qu'est-ce que vous faites là ? interroge Jennifer de sa voix douce et fluette. Todd est avec vous ?

Une mèche brune vole et se colle entre ses lèvres. De sa menotte encore potelée, Jennifer la repousse maladroitement.

— Todd dort à l'heure qu'il est, ma chérie, explique son voisin en se penchant vers elle.

Ses lunettes sont embuées. Il les essuie du bout de sa manche. La dispute du couple retentit dans la tranquillité rurale. Après avoir jeté un œil dans cette direction, Nelson prend la main de l'enfant pour l'inciter à se mettre debout.

— Viens, je vais te changer les idées en attendant que l'orage se calme.

Jennifer, qui voue en cet homme une confiance aveugle, le suit dans l'antre sombre des gardiens protecteurs. À présent, mille serpents à sonnette semblent foncer sur elle.

Plus tard, quand elle appellera Zozo à l'aide, il ne fera rien. L'égoïste ne bougera pas de son pieu.

Hagarde et en nage, Jennifer s'éveille dans ses couvertures détrempées. Elle suffoque. Jamais elle ne se débarrassera de cette terreur nocturne qui poignarde ses nuits depuis des années. Son réveille-matin numérique indique cinq heures quarante-cinq.

Elle soupire et se résout à quitter le lit.

— Pour une demi-heure, ça ne vaut pas la peine de me rendormir...

Confiante, la jeune femme hoche la tête. Ce cauchemar récurrent la conforte dans sa certitude : fuir la maison parentale. Loin de ce nid de serpents malfaisants.



3

*L*e monstre réfléchit sans repos ni trêve à sa prochaine œuvre d'art. Ses pas rythment son inspiration macabre, dessinent avec clarté son futur enlèvement. Il meurt d'envie d'éventrer un cadavre encore tout chaud, de le dépouiller de ses organes. Son regard se tourne alors vers un agréable souvenir passé où, enfant, il circulait parmi des marionnettes géantes, lors d'un festival. Elles semblaient si réelles qu'elles en étaient terrifiantes. Dès lors, une fascination morbide est née. Elle n'est pas près de se tarir.

Le grand jour est enfin arrivé. Jennifer amorce sa première journée en faculté de médecine. Il y a dix minutes, elle a quitté Todd, son meilleur ami, qui fréquente le pavillon voisin, en gestion des affaires. Le pauvre n'a

pas obtenu les notes suffisantes pour s'inscrire dans le même programme qu'elle. Dommage, il aurait tant aimé devenir urgentiste.

Jennifer a dû consulter son horaire dix fois aujourd'hui pour vérifier son local.

« Un vrai labyrinthe... », pense-t-elle en se postant finalement devant la porte 6210.

Des rumeurs s'élèvent de l'entrebâillement. Jennifer distingue les mots « enlèvements » et « disparitions mystérieuses ». En temps normal, elle ignore les nouvelles parce qu'elle les juge anxiogènes. Mais là, les derniers événements ont envahi les médias sociaux. Les poteaux téléphoniques et les commerces exposent les photos des personnes disparues. Un mouvement de solidarité pour soutenir les familles a été enclenché. Il s'appelle *Retrouvons-les!*

Jennifer entre timidement et porte le regard vers le bureau inoccupé de l'enseignant d'*Initiation à l'anatomie*. Une mallette y repose. Elle retarde le moment où elle lèvera la tête pour affronter les nombreux étudiants qui remplissent les gradins. Elle est persuadée qu'ils la regardent tous.

Dans l'amphithéâtre, le silence tombe soudainement. Prenant son courage à deux mains, Jennifer s'aventure jusqu'à la première rangée de tables. Elle jette des coups

d'œil nerveux autour d'elle. Sa montée est incertaine. Ses jambes vacillent. Elle aperçoit avec soulagement un siège vide, mais il lui faut enjamber une série de pieds et de sacs pour l'atteindre.

Arrivée devant la chaise, elle remarque qu'une fille lui sourit. Jennifer baisse le menton et, d'un roulement d'épaule, se déleste de son sac. Se sentant observée, elle tourne la tête. Un gars assis dans l'avant-dernière rangée la fixe. Leurs regards se croisent; il détourne aussitôt le sien. Jennifer a souvent entendu sa mère complimenter la beauté de ses traits. Pourtant, quand elle se regarde dans un miroir, Jennifer ne voit que ses yeux, grands et profonds. Ces iris ocre qui rappellent l'incendie qui a dévoré son âme. Et qui la consomment encore.

Le garçon la fixe de nouveau.

Une mise en garde clignote dans la tête de Jennifer. Elle a la fâcheuse manie de privilégier la méfiance à l'aventure; la solitude à l'amitié. Elle aimerait pouvoir déconstruire ce maudit schéma qui ne lui procure qu'isolement et tristesse.

Avant de s'installer sur sa chaise, Jennifer ose adresser un sourire subtil au jeune homme, qui la dévisage sans ciller. Il lui répond de la même façon, puis, à la grande surprise de Jennifer, il quitte son siège pour s'asseoir dans la rangée supérieure à la sienne, juste derrière elle.

Le professeur entre dans la classe au même instant et salue les élèves. Il regarde autour de lui, aperçoit le microphone sur le bureau et l'attrape avec maladresse. Un sifflement désagréable agresse les tympans de l'auditoire et arrache des grimaces aux étudiants. L'un des universitaires se lève pour donner un coup de pouce à l'enseignant.

Un doigt tapote l'épaule de Jennifer. Elle se doute de l'auteur de ce geste. Son ventre se noue. Après quelques secondes d'hésitation, elle se retourne et fait face à l'inconnu.

— Salut, commence-t-il avec ce même regard déterminé. Je m'appelle Ned.

Les épaules de Jennifer se crispent. Ses doigts agrippent ses manches.

— Salut...

— T'as des yeux exceptionnels. Tu t'appelles comment ?

— Jennifer, mais mon meilleur ami me surnomme Jen.

— C'est le gars avec des lunettes ?

— Oui, c'est ça. Comment tu le sais ?

— Je vous ai vus ensemble, tout à l'heure.

PEUR VISCÉRALE

— On se connaît depuis qu'on est hauts comme trois pommes, ajoute-t-elle en coinçant une mèche de cheveux derrière son oreille.

— C'est plutôt rare, ça. Vous êtes déjà sortis ensemble ?

Jennifer le trouve un peu indiscret. Il est vrai que Todd a déjà essayé de lui donner un baiser lors d'une soirée au cinéma, mais elle l'a repoussé en lui rappelant qu'ils sont amis. Le jeune homme, mal à l'aise, avait remonté ses lunettes sur son nez aquilin tout en bafouillant des excuses. Il lui avait promis sur l'honneur de leur amitié qu'il ne recommencerait plus.

— Aucun danger qu'on devienne un couple, affirme Jennifer.

— Pourquoi ?

Jennifer se sent piégée par cet enchaînement de questions. Elle déteste être déstabilisée de la sorte.

— C'est comme un frère pour moi, répond-elle laconiquement.

Jennifer se sent rougir sous le regard intense de Ned. Un vertige se déclenche dans sa cage thoracique. Elle se retourne vivement pour se soustraire à ces sensations gênantes.

— Je vois...

Ned est interrompu par l'enseignant, qui maîtrise enfin la technologie du micro.

Une main effleure l'épaule de Jennifer.

— Tu fais quoi après le cours ?

— Euh... Je vais prendre un chocolat chaud avec Todd.

— Je vous accompagne ?

Les imprévus la rendent anxieuse. En plus, Todd et elle avaient planifié de discuter de l'itinéraire pour le voyage à Bangor, dans le Maine. L'envie de refuser la démange, mais elle craint de vexer Ned, qui interprète son mutisme comme une réponse négative.

— Ce n'est pas grave, je comprends.

Poussée par une émotion jusque-là inconnue, Jennifer se rattrape :

— Il faudrait que je consulte Todd, mais je ne crois pas qu'il s'y opposera...

Une étudiante aux cheveux rouges assise derrière Jennifer lui intime le silence.

— S'il décline, je me poserais de sérieuses questions sur ses réelles intentions, insinue Ned, dont le souffle tiède chatouille l'oreille de Jennifer.

La fille à la chevelure flamboyante leur décoche un regard menaçant. Jennifer se retient de la remercier d'un sourire reconnaissant. Elle n'aimait pas du tout la tournure que prenait la discussion.



4

La prestation du professeur s'est finalement déroulée avec succès. Il ne maîtrise peut-être pas les outils technologiques, mais il possède sa matière. Une vraie encyclopédie! Jennifer s'extirpe de la rangée de sièges, Ned sur les talons.

— Puis, tu as aimé le cours?

Bousculés par une horde d'élèves, ils patientent, le temps que l'afflux cesse.

— Oui, répond-elle simplement.

Les yeux de Ned glissent sur les mains de Jennifer, qui ont agrippé les bretelles de son sac à dos. Mal à l'aise, elle se dirige vers la sortie. Le jeune homme lui emboîte le pas.

Le prof remballa crayons, livres et feuilles de notes. Absorbé par sa tâche, il ne remarque pas le couple d'étudiants qui passent à sa hauteur.

Jennifer soupçonne Ned d'analyser ses attributs féminins. Un désagréable fourmillement court sur l'ensemble de son corps. L'envie de retrouver Todd presse son rythme. Ned accélère la cadence.

— Tu souhaites te concentrer dans quelle branche de la médecine? demande-t-il.

— Euh... Je ne sais pas encore. Au départ, je voulais être vétérinaire.

Ils marchent à présent côte à côte.

— Les animaux et les humains, c'est tout de même très différent.

— Oui, mais franchement, soigner l'humanité, je ne sais pas si c'est très utile... Utile pour l'avenir, je veux dire, précise Jennifer en fixant ses bottines noires.

L'étonnement marque les traits de Ned.

— Drôle de façon de concevoir l'humain, surtout de la part d'une future médecin, commente-t-il. Tu t'expliques?

— Désolée, je n'aurais pas dû dire ça.

Ned l'oblige à s'arrêter en attrapant son bras. Jennifer tressaute et pivote vers lui en grimaçant.

— Tu as le droit à tes opinions, ajoute-t-il. Quelqu'un a dû te blesser, et maintenant, tu boudes l'ensemble de l'humanité. Je me trompe?